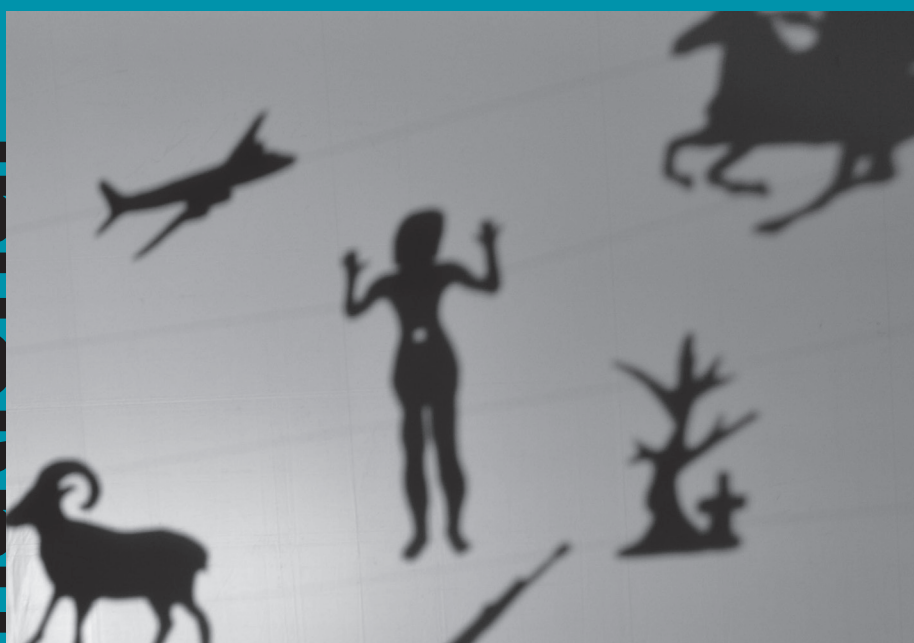


La Commune Guerre des paysages Πόλεμος Τοπίων

centre dramatique
national



de Dimitris Alexakis et Ilias Poulos
mis en scène par Irène Bonnaud
avec Fotini Banou, Michalis Katachanas,
Vassilis Tzavaras
15 → 19 mai 2019

Aubervilliers

2 rue Édouard Poisson
93 300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16

lacomune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins

dossier de presse

La Commune

Guerre des paysages

Πόλεμος Τοπίων

de Dimitris Alexakis

et Ilias Poulos

mis en scène par Irène Bonnaud

avec **Fotini Banou** (jeu, chant),
Michalis Katachanas (violon alto),
Vassilis Tzavaras (guitares, loops)

SALLE DES 4 CHEMINS: 41 RUE LECUYER - AUBERVILLIERS

DU 15 AU 19 MAI 2019

DURÉE : 1H25

MER, JEU À 19H30,
VEN À 20H30,
SAM À 18H, DIM À 16H

SPECTACLE EN GREC
SURTITRÉ

Contact presse **OPUS 64**
Aurélié Mongour, a.mongour@opus64.com
Arnaud Pain, a.pain@opus64.com
+33 (0)1 40 26 77 94 | www.opus64.com

visuels téléchargeables sur lacomune-aubervilliers.fr/presse

Aubervilliers

Guerre des paysages *Πόλεμος Τοπίων*

de **Dimitris Alexakis** et **Ilias Poulos**
mis en scène par **Irène Bonnaud**

d'après le livre de **Ilias Poulos**
Tachkent - Mémoires en exil

avec **Fotini Banou** (jeu, chant), **Michalis Katachanas** (violon alto), **Vassilis Tzavaras** (guitares, loops)

lumière **Alekos Yannaros**
ombres **Athos Danellis**
vidéos **Irène Bonnaud**
régie vidéo **Com.odd.or**
régie générale **Yannis Zervas**

production déléguée **KET**
(Kypseli, Athènes)

coproduction **la Comédie de Reims / Festival Scènes d'Europe, La Commune CDN d'Aubervilliers, Cie 813**

avec le soutien de l'**Institut Français de Grèce**

Le **KET** remercie **Ilias Poulos, Tassoula Verveniotis, Robert Manthoulis, Bernard Eisenschitz, Popi Banou, Christos Yovanopoulos, Sofia Exarchou, Eleni Pangratiou, Maria Korkouta** pour leur aide dans la préparation du spectacle.

résumé

C'est l'histoire moderne de la Grèce et qu'on a voulu oublier en Europe. C'est une mémoire qui a été refoulée par la gravité de notre responsabilité, dissimulée sous l'apparente ère de paix et de prospérité qui a succédé à la Seconde Guerre mondiale. En Grèce, la lutte antifasciste s'est muée, on le sait, en une atroce guerre civile. Dès 1949, le combat prend fin. Mais les résistants de l'Armée Démocratique de Grèce, engagés par conviction communiste ou enrôlés de force, sont obligés de fuir l'armée du gouvernement royaliste qui a vaincu et qui a été aidée par les miliciens d'extrême droite et par les forces anglo-américaines. C'est dans la république soviétique d'Ouzbékistan qu'ils trouvent refuge. Un exode de milliers de civils, dont les voix sont miraculeusement restituées dans le livre d'Ilias Poulos, *Mémoires en exil*. Irène Bonnaud donne à entendre ces témoignages. Elle le fait par un concert-performance, où l'on entend, et c'est comme un retour si beau des amis perdus ou trahis, les musiques, les chansons des partisans, les *Rebetika* rapportés d'Asie mineure, la musique tsigane, etc. Toutes ces voix qui composent la « psycho-géographie » d'un endroit de la terre, notre berceau, où la vie résiste, étonnante leçon de nos jours encore, à la logique militaire et administrative.

des montagnes

Alors que la fin de la Seconde Guerre mondiale a marqué, pour la plupart des pays occidentaux, le début d'une ère de paix et de prospérité, la Grèce a vu la guerre antifasciste se transformer en guerre civile entre la résistance de gauche et les gouvernements en place soutenus par les forces angloaméricaines.

A la fin de cette guerre, en 1949, des dizaines de milliers de civils et de combattants ont dû quitter la Grèce par peur des représailles. Les combattants communistes grecs ont été massivement transportés dans la République soviétique d'Ouzbékistan. Déchus de la nationalité grecque, beaucoup n'ont pu regagner leur pays qu'après le retour de la démocratie, en 1975, d'autres sont restés apatrides et vivent toujours à Tachkent, Ouzbekistan.

C'est là qu'ils ont été interviewés – et photographiés – par le photographe et plasticien grec Ilias Poulos, lui-même fils de combattants de la guerre civile et né à Tachkent dans les années 50.

Précieux, les témoignages recueillis par Ilias Poulos le sont car nul autre que lui n'aurait pu ou su les obtenir. Après une guerre civile, on n'aime guère parler, après une défaite, encore moins, et quand à tout cela se mêle la paranoïa stalinienne, tout devient terriblement difficile. Miracle donc d'entendre ces voix raconter, de les entendre dire leurs émotions et leurs frayeurs grâce à la confiance qu'ils accordent à celui qui est né parmi eux.

L'écrasante majorité des combattants de « l'armée démocratique » étaient des jeunes gens, des adolescents très souvent, des jeunes femmes aussi (20% des effectifs). Certains étaient là par admiration pour les partisans de la guerre de libération contre les Allemands, d'autres parce qu'ils venaient de familles communistes, beaucoup presque hasard – parce qu'ils avaient été enrôlés de force ou parce que tout le monde était mort dans leur village et qu'ils avaient suivi le mouvement. D'où l'émotion de ces souvenirs peu empreints d'idéologie et bien d'avantage marqués par le froid, la faim, le

dénuement extrême qui régnait dans ces montagnes du nord de la Grèce où eurent lieu les combats décisifs.

Car, comme le dit Ilias Poulos, c'est une « psycho-géographie » qui se dessine ici, dans ces voix et sur ces visages. Frontière gréco-albanaise, territoire si controversé (encore aujourd'hui) de la Macédoine, disputée alors par la Grèce, la Yougoslavie et la Bulgarie, massif du Pinde, sommets du Grammos ou du Vitsi – tout un pays où depuis l'Antiquité se mêlent les populations, et où, à l'époque moderne, Albanais hellénophones, minorité musulmane de Grèce, slavo-macédoniens, bergers bulgares, ont attiré sur la région le surnom universel de « poudrière des Balkans », un pays où les frontières paraissent toujours arbitraires et les conflits permanents.

Ce Nord de la Grèce où, dans les montagnes, l'exode rural et l'émigration sont un chemin obligé, et qui n'a cessé aussi d'accueillir des réfugiés – les Grecs d'Asie mineure après la « catastrophe » des années 20, ou bien plus récemment les réfugiés de Syrie et d'Afghanistan attendant à Idomeni de pouvoir poursuivre leur périple vers le Nord de l'Europe et désormais coincés là, eux aussi, après tant d'autres.

C'est pour faire entendre cette géographie que le spectacle s'appuiera sur les témoignages recueillis dans le livre d'Ilias, *Mémoires en exil*, mais aussi sur la musique et les chansons que les combattants de l'Armée démocratique pouvaient entendre sur leur route. *Rebetika* rapportés d'Asie mineure (par ces mêmes réfugiés qui ont donné la plupart de ses cadres et dirigeants au Parti communiste grec), musique tzigane d'Épire et de Macédoine, chansons des partisans, lamentations funéraires qu'on trouve dans la musique modale d'Épire, etc – à la logique militaire et administrative qui veut renvoyer chacun chez soi s'est toujours opposée la vie telle qu'elle va, qui mêle cultures et idiomes, surtout par ces sentiers de traverse impraticables, où les mules passent, mais pas les tanks.

On nous dira peut-être que le théâtre se fait archéologue, mais c'est qu'il fouille, déterre et met au jour le danger venant d'un passé mal digéré. Le théâtre est toujours ce qui permet conjuration des spectres.

Depuis ma première mise en scène, *Tracteur* de Heiner Müller, où le passé littéralement explosait et emportait la jambe du protagoniste, mon travail théâtral entremêle petite et grande Histoire, et c'est ici renouer avec cette obsession première d'un passé qui détermine le nôtre. Suivant au fond le modèle de l'Espagne franquiste, la Grèce a, au lendemain de la guerre, persécuté les résistants et intégré les fascistes à l'appareil d'Etat. Et malgré la chute de la dictature au milieu des années 70, à chaque crise sociale et/ou politique, le spectre de la guerre civile rejaillit. La vivacité du mouvement anarchiste, sans doute le plus fort d'Europe,

l'isolement sectaire du KKE, le Parti Communiste Grec officiel qui n'a aucun lien avec ses homologues européens, la fragilité des innombrables courants de la nébuleuse Syriza et aujourd'hui de son aile gauche dissidente, tous ces phénomènes singuliers renvoient au traumatisme de la guerre civile et aux trois décennies de répression qui ont suivi.

Que reste-t-il ? Des textes solitaires en attente d'histoire. Et la mémoire trouée, la sagesse craquelée des masses menacées d'oubli immédiat. Sur un terrain où la leçon est si profondément enfouie et qui en outre est miné, il faut parfois mettre la tête dans le sable (boue pierre) pour voir plus avant. (Heiner Müller)

Irène Bonnaud

entretien avec Ilias Poulos

Je pensais que cette histoire n'avait pas de place dans ma démarche artistique. Je sentais bien que ma propre trajectoire incluait celles de ces réfugiés politiques, mais je voulais garder la plus grande distance possible entre eux et moi. Maintenant ce n'est plus possible. Les fantômes trouvent des failles partout et s'immiscent dans le jeu. Alors j'ai commencé à poser des questions concrètes à mes parents, en insistant pour qu'ils éclairent, pour la première fois, toute leur histoire dans la guerre civile et ses suites.

Quand j'ai commencé ce projet, je me suis d'abord appuyé sur le réseau de ma famille et, ensuite, sur ceux de diverses associations. Dans un premier temps, j'ai eu à surmonter la méfiance des instances dirigeantes des associations et, dans un deuxième temps, celle des personnes que je souhaitais contacter – plusieurs ont décliné ma proposition. En plus, les personnes qui m'ont été proposées par les associations avaient été choisies selon des critères contestables, à mes yeux, tels que l'appartenance politique (au parti communiste grec), ou leur niveau d'instruction.

J'ai commencé ce projet en me battant contre mes propres fantômes, qui, le plus souvent, étaient les fantômes des autres, des adultes, de ceux qui ont fait la guerre. Moi, j'étais enfant, je n'entendais que des demi-mots, je n'apercevais que des fragments de leur histoire.

- Ta tante a été tuée par les fascistes. On l'a décapitée et on exhibait sa tête d'un village à l'autre. Elle était belle, blonde aux yeux verts. Le soleil se reflétait sur ses cheveux.

- Est-ce qu'il y a des photos d'elle ?

- Non, mais tu peux imaginer.

La Grèce, pour moi, c'était : Achille, Hercule, Papaflessas, Aris Velouhiotis, Constantin Paléologue, Ulysse, Zakhariadis, Marcos Vafiadis, « Popi la voisine », mes deux oncles, tous deux instituteurs, tous deux tués pendant les combats. Dans les montagnes d'Épire.

Le passé est toujours magnifique – surtout quand il n'y a pas de présent.

Des fragments. Des souvenirs qui surgissent de nulle part, qui poussent comme des champignons – et comment dire lesquels sont vénéneux ?

Ilias Poulos

extraits de *Mémoires en Exil* d'Ilias Poulos

1.

Tous les trois mois, ou presque, les partisans venaient au village, la nuit, pour se ravitailler et enrôler des jeunes, de 15 à 20 ans. Chaque soir, nous, les jeunes, nous nous cachions dans les champs, nous avions peur d'eux. Le 18 juillet 1949, les partisans sont arrivés au village, ils ont attaqué le poste de police et ont pris des vivres. Quelqu'un leur a dit où nous nous cachions. Moi, j'étais avec trois autres jeunes. J'avais posé par terre une peau de bélier et un oreiller et je m'étais endormi. Pendant qu'ils nous cherchaient, les partisans dynamitaient les poteaux télégraphiques. Cela m'a réveillé. Peu de temps après, ils nous ont trouvés. En tout, ils ont ainsi enrôlé vingt quatre jeunes ce soir-là. Le lendemain matin, ma mère n'a trouvé que la peau de bélier et l'oreiller, tels que je les avais laissés.

2.

Dans notre village, il y avait des gitans, originaires de Yougoslavie. Ils occupaient des maisons désaffectées. Une de ces familles vivait près de chez nous. En mai 1947, alors que je jouais près de leur maison, un avion a commencé à survoler le village. Ma mère m'appelait en criant pour que je rentre chez nous, mais, moi, j'ai continué à jouer dans la rue. Tout d'un coup, j'entends d'en haut, Djiiiiinnn – sans doute, me suis-je dit, un bel objet est tombé du ciel, et je me suis mis à le chercher par terre. Dans l'après-midi, quand je suis sorti à nouveau pour jouer, je vois deux gitanes en train de faire fondre de la graisse dans une poêle et, allongée par terre, une jeune fille, nue, le ventre ouvert – un énorme trou, dans lequel elles s'apprêtaient à verser la graisse. La jeune fille était sur un mûrier, en train de cueillir des feuilles pour les cocons des vers à soie, et elle a été mitraillée par l'avion. C'était ça l'objet qui était tombé du ciel.

3.

En 1948, ceux qui voulaient sauver leurs enfants, laissaient les partisans les emmener avec eux. Quand nous sommes partis, on nous a donné des ânes. Mais, en traversant une rivière, le courant a entraîné les ânes

avec tous les vivres qu'ils transportaient. Plus d'ânes, et plus de vivres.

Pendant qu'on marchait, moi, je chantais des comptines. Ma soeur tirait le bout de ma robe pour me faire taire. Un partisan lui dit alors, *Laisse-la, ça nous fait du bien.*

4.

La veille de Pâques de 1947, nous nous sommes trouvés à Vragiana, au mont Agrafa. Quand l'armée a commencé à nous attaquer, nous avons fui vers la montagne. Le froid était terrible. Il s'est mis à pleuvoir – nos manteaux militaires sont devenus raides, comme des tôles. Pendant qu'on montait, on voit un partisan, d'une autre unité, assis sur un rocher et tenant son fusil, comme ça – il s'était suicidé. Nous avons avancé, vers le col de Niala. Le vent était très puissant. Nous nous tenions par la main, comme des écoliers sur le chemin de l'école – tellement le col était étroit. Un peu plus tard, on voit une femme avec deux enfants, un garçonnet et une fillette. Elle était assise sur un rocher, les enfants dans les bras. Les petits étaient tout blancs, comme du marbre. Ils étaient gelés – elle et ses enfants.

5.

Nous avons les nerfs à vif. Dès qu'on se rappelle quelqu'un de proche qui s'est fait tuer, on se souvient de tout. Laisse tomber.

6.

Vers la fin, en 1949, nous avons des bazookas allemands. On appuyait sur le bouton, la roquette se lançait, on restait avec le tube entre les mains. Il ne fallait pas être près d'un mur parce qu'on risquait de se faire brûler soi-même. Une fois, quand nous sommes allés dans un village, en Macédoine, quelques gendarmes se sont enfermés dans une église. Nous nous sommes servis du bazooka pour faire un trou dans le mur et nous avons lancé dedans des bouteilles remplies d'essence. Ils se sont mis à brûler vifs. *Moi, je me fais brûler pour le roi, s'écria l'un d'eux. Brûle, salopard,* dit notre commandant. *C'est fou ce qui se passait, chacun de nous avait sa propre bouteille remplie d'essence.*

7.

La musique élève l'homme. Je me rappelle, une fois, nous sommes rentrés à notre base après la fin d'une opération – il commençait à faire jour par-dessus les montagnes, du côté de Grevena. Nous étions affamés, exténués. Notre commandant s'approche alors de moi et me dit, *Panayoti, joue quelques rebétika*. J'ai pris mon harmonica et les gens ont commencé à danser, à s'amuser. La musique fait tout oublier. En 1949, au mont Vitsi, j'ai trouvé un vieux bouzouki, j'ai pris des câbles téléphoniques et j'en ai fait des cordes. Je jouais, et eux, ils dansaient.

8.

En 1947, les partisans sont passés par notre village, il y avait parmi eux un ami à moi – j'ai choisi de suivre cette route-là. Cet ami m'a dit la vérité : *Dimitri, le combat est rude, nous sommes pourchassés même par les pierres*. De là-bas, nous sommes allés au mont Siniatsiko, c'est là que se trouvait leur unité. Nous avons ainsi commencé la marche, jusqu'en 1949, quand nous avons dû battre en retraite du mont Grammos vers l'Albanie et, par la suite, vers Tachkent. C'est du passé tout cela, c'était un rêve.

Irène Bonnaud

Après des études en France et en Allemagne, Irène Bonnaud signe sa première mise en scène aux Subsistances de Lyon, lors d'un festival consacré à Heiner Müller. Suivront plusieurs créations remarquées au Théâtre Vidy-Lausanne (dont *Tracteur* d'Heiner Müller et *Lenz* d'après Georg Büchner). En 2007, elle devient artiste associée au Théâtre Dijon-Bourgogne sur l'invitation de François Chattot, où elle met en scène Osborne, Marivaux, O'Casey. La troupe de la Comédie Française joue pour la première fois Pagnol sous sa direction avec *Fanny* au Théâtre du Vieux Colombier. Son travail de traductrice de l'allemand et du grec ancien lui permet de mobiliser sur scène une langue percutante, ancrée dans le présent, comme dans son remarquable spectacle *Retour à Argos* (2013). Après sa collaboration avec Violaine Schwartz (*Tableaux de Weil, Comment on freine*), elle poursuit son travail avec des écrivains contemporains, comme aujourd'hui Dimitris Alexakis. *Guerre des paysages* est son premier spectacle en grec moderne.